



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

AMEUBLEMENTS. — Parmi les plus jolis quartiers qui se sont construits à Paris depuis plusieurs années, aucun n'offre un aspect aussi piquant que la place Saint-George. Une fontaine jaillissante s'élève au milieu : des maisons bâties dans le genre anglais, ayant devant leur façade un jardin entouré de grilles dorées, bordent cette place octogone. Toutes ces habitations sont charmantes. Diverses dans leur élégance, les unes rappellent le luxe sévère de l'Italie, les autres la grâce des constructions parisiennes. Ce sont des portiques, des colonnes, des terrasses, des fleurs, des balcons, un assemblage enfin de tout ce que l'on a imaginé pour embellir ces cases de pierres et d'argile où nous passons la vie. Là, toutes les recherches des arts nous font sentir ce que la civilisation a ajouté à nos

jouissances ; là surtout se comprend cette puissance du goût qui révèle tout une imagination dans le choix d'un marbre, dans l'accord d'une nuance, et qui, sur le premier aperçu d'un salon ingénieusement orné, vous fait dire du propriétaire : « Cet homme là doit être aimable. »

Telle est la première pensée qui dut m'échapper lorsque, visitant les hôtels de la place Saint-George, je pénétrai jusqu'aux salons de M. de V*** : là je ne trouvai point cette élégance banale que la fortune peut donner à tous. L'or et le bronze n'y étalaient point leur luxe financier. Les décors ne s'y cherchent pas sous les plis de la moire et des tissus brodés ; les pieds n'y foulent pas des tapis aux longs duvets, et les glaces au teint réflecteur n'attirent point le regard des femmes. Il y a mieux que tout cela dans les salons de M. de V*** ; il y a de l'étrangeté ; il y a une conception qu'aucun trésor ne saurait acheter, parce que tout y consiste dans l'originalité de l'assemblage. Ce sont des richesses d'antiquités, des produits industriels apportés de tous les coins du monde. Nulle part de l'éclat, et partout de l'intérêt, des souvenirs, de la poésie. Des tentures créées à Calcutta, des porcelaines destinées aux ornemens des pagodes, des tables où les pierres incrustées et les merveilleuses peintures rappellent la magique supériorité des talens de Rome ; et les consoles, espèce de muséums, enrichies d'objets enlevés aux siècles passés ; et ces meubles recouverts de tissus orientaux, de perses aux grotesques ramages, plus riches par les piquans lambeaux qui les couvrent que par les ciselures, les velours et les peintures somptueuses de notre moderne élégance.

Et lorsque de ce salon où l'on trouvait tant de pensées et d'étranges réunions, et que l'on peut citer comme le type du goût, l'imagination se porte sur les autres détails de l'existence et y suppose une égale recherche, on peut croire que chez M. de V*** les vins de Chypre et du Cap sont quelquefois versés dans des coupes façonnées pour les festins des Druides ; que le sommeil s'y puise dans le balancement d'un hamac enlevé aux rêves de quelque jeune sauvage, et que l'amour n'y révèle ses inspirations que sur cette mousse rosée qui borde les rives du Gange, et dont les parfums ont le charme de toujours laisser un désir succéder aux désirs.

CHAPEAUX. — On voit beaucoup de capotes en gros d'été blanc doublées de crêpe rosé. Un nœud de ruban, découpé en feuillage, forme le chou placé au haut de la forme. Le pied de ce nœud est entouré d'un ruban qui vient descendre de chaque côté pour former les brides.



— Des chapeaux en crêpe citron, avec bouquet de plumes pareilles, et ruban de gaze. Dans l'intérieur un pompon ou deux, de nuance rose ou bleue.

— D'autres en crêpe blanc avec bouquet de plumes blanches.

— Beaucoup en tulle ou blonde tuyautée en éventail de manière à former la passe. Une rose trémière pour ornement.

— Les bavolets qui ornent le derrière des capotes doivent toujours être de la même nuance que la couleur du dessus de la capote. On met peu de nœuds par derrière ; ils sont ordinairement placés près de l'oreille.

— Les voiles de blonde sont assez nombreux, mais moins que dans les autres saisons. Les voiles de gaze blanche se portent toujours en négligé. Ceux en blonde noire attendent l'automne pour reparaitre. On en a très-peu vu en gaze verte cet été.

— La moiré et la pagne sont toujours les étoffes les plus employées pour les chapeaux que l'on voit partout.

BONNETS.—Un point d'Angleterre monté sur un cercle de rubans qui fait le tour de la tête et est soutenu par quelques légères coques de rubans de gaze, forme une des plus jolies coiffures que les femmes portent chez elles. On conçoit que la coiffure en cheveux, étant entièrement découverte puisque la garniture ne forme qu'une espèce de couronne, les coques de cheveux doivent être arrangées avec grâce.

— A l'Opéra on a remarqué un joli petit bonnet dont le fond était en tulle couleur citron. Sur le devant des petites branches de *ne m'oubliez pas* étaient placées de manière à figurer, ou, pour mieux dire, à remplacer la garniture ; car il n'y avait pas l'apparence de blonde. Cette auréole de fleurs bleues, dans de jolis cheveux blonds, et entourant un front charmant, était du plus piquant effet.

— Sous les garnitures des bonnets en dentelle on place, en guise de nœuds, plusieurs de ces mêmes coques que l'on voit sous les chapeaux.

— Les bonnets de tulle à garnitures festonnées sont toujours très-nombreux ; les garnitures très-étroites au milieu du front forment des coques hautes et évasées de chaque côté. Ils sont cependant irrégulièrement arrangés ; d'un côté la garniture est double et soutenue en l'air ; de l'autre elle est simple et s'incline un peu sur la joue. Des nœuds de rubans contraignent les plis ; des rubans aussi forment les brides qui sont en tulle lorsqu'il n'y a point de nœuds dans les garnitures du bonnet.

Le Dey d'Alger.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs du dey d'Alger, mais la relation suivante de la visite que lui a récemment faite, à Livourne, une dame, nous a paru renfermer des détails d'un vif intérêt pour nos abonnés.

Lorsque je suis entrée, le dey était assis, les jambes croisées, sur un canapé, tenant un chasse-mouche à sa main; son frère, placé en face sur une chaise, fumait une longue pipe turque, et sa cour, composée de dix hommes, était rangée autour, debout et les mains croisées; en présence du dey, aucun de ses sujets ne doit quitter cette attitude.

Aussitôt que le dey m'a vue, il m'a fait signe de venir m'asseoir sur le canapé, à son côté; il a fait asseoir sa suite sur des chaises plus éloignées.

Il a demandé si je parlais arabe; sur la réponse négative de l'interprète: « C'est dommage, a-t-il dit, car je ne sais pas le français. » Il m'a adressé plusieurs questions sur Paris; il désirerait beaucoup y aller, mais il craint que les Français ne le voient pas avec plaisir. Il y avait dans toute sa personne une empreinte de tristesse; il m'a dit qu'il s'ennuyait beaucoup; c'était le jour de l'anniversaire de la prise d'Alger, ce qui redoublait sa tristesse. Il m'a dit que le prince de Joinville, le fils de notre roi, avait, à son passage, désiré le voir, et lui avait fait beaucoup de politesse; puis il m'a raconté son voyage à Naples et à Florence; il m'a fait part de ses observations.

Je lui dis que je comptais aller à Alger; alors il m'a répondu: « Vous auriez tort d'entreprendre ce voyage; vous seriez aussi mal à Alger que je le suis ici. Il vous faut des Français à vous, à moi des Turcs. » Ses réflexions ont en général de la portée et de la justesse; on voit que c'est un homme qui pense beaucoup. Sa physionomie est dure et sé-



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Chapeau de paille d'Italie. Robe en mousseline brodée garnie en points de
Bruxelle faisant partie d'un trousseau fourni par M^{me} Minette rue de Rivoli N.º 34

vère ; des sourcils épais , des yeux pénétrants , une grande barbe grise lui donnent un aspect déplaisant ; il ne souriait que quand je lui adressais la parole , et le rire contrastait à tel point avec l'âpreté d'expression de son visage , qu'il me faisait l'effet d'une bête féroce qui veut se mettre en gaité.

Son costume est très-simple ; il ne porte pas d'or par dévotion , et n'a d'autres bijoux sur lui qu'un rubis énorme au petit doigt. Entre lui et moi , sur le canapé , se trouvait placée une tabatière d'or massif , garnie de gros diamans ; il a fait signe à un de ses gens de l'ouvrir pour lui donner du tabac ; avant d'en prendre , il m'en a offert. Ce tabac exhalait une odeur excellente de jasmin ; après en avoir pris , il en fit offrir ensuite aux assistans. Il a fait signe ensuite qu'on apportât le café , et nous l'a fait présenter dans des tasses d'or massif , travaillées avec un art merveilleux.

Je lui ai alors demandé la permission de voir les dames ; il ne l'avait encore accordée qu'aux dames Busnach , chez qui il loge ; il y a consenti , et a fait signe qu'on allât demander à son épouse si elle consentait à me recevoir. Elle était souffrante « du chagrin de n'être plus à Alger , » m'a-t-il dit. On l'avait saignée le matin , et malgré cela on est venu me répondre que ces dames recevraient dans un instant. Cet instant , elles l'ont passé à se parer , et effectivement elles étaient éblouissantes de parure , de diamans et de bijoux.

La femme légitime du dey d'Alger était assise sur des coussins de brocart d'or ; sa fille aînée , mariée , était à un de ses côtés , tenant sur ses bras un beau garçon qu'elle allaitait ; une de ses filles , âgée de dix ans , était à son côté. Leur cour consistait en une douzaine de négresses , quelques blanches et un eunuque noir fort laid. J'ai su que le sérail du dey , composé de trois femmes , était au second étage. Il n'a qu'une épouse légitime , celle que j'ai vue.

C'est une femme charmante , jolie , gracieuse , très-bien faite et douée de beaucoup d'esprit naturel. Lorsque je suis entrée , on m'avait apprêté deux fauteuils , l'un pour moi , l'autre pour ma cousine (mon interprète) , car les hommes ne sont jamais entrés dans ces appartemens. Dès mon entrée , cependant , la princesse m'a fait asseoir près d'elle sur un coussin de brocart d'or pareil au sien. Un beau tapis turc était sous mes pieds. Elle a fait beaucoup de remarques sur ma toilette , qui lui plaisait infiniment ; m'a priée d'ôter mon chapeau , et l'a fait essayer à sa fille , qui était coiffée d'un bonnet de velours rouge ,

tout brodé en diamans et chargé de perles fines, turquoises et émeraudes, à tel point qu'à peine on voyait le velours; le bas de ce bonnet était garni tout autour d'une rangée de gros diamans.

La femme du dey, voyant que toutes ces parures me plaisaient, s'est levée pour aller chercher dans son secrétaire beaucoup de diamans et de bijoux, et me les montrer. L'eunuque ne voulait pas, il se fâchait, disant qu'il ne fallait pas montrer toutes ces richesses. Je dis alors à l'eunuque qu'en France les hommes étaient toujours gracieux et aimables avec les dames; il se mit à rire, et nous laissa faire. Jamais je n'avais vu autant ni d'aussi beaux bijoux.

Il a encore fallu prendre du café chez elle, dans des tasses d'or beaucoup plus belles que celles du dey.

L'épouse du dey a, dit-on, plus de quarante ans; elle n'en paraît pas avoir trente; elle est fraîche comme une rose, a les yeux vifs et brillans, les dents superbes. Elle s'est mariée à dix ans et était mère à onze. Sa fille, âgée de dix ans, a déjà un prétendu, elle se mariera dans quelques mois avec un prince turc qui a accompagné le dey.



MÉLANGES.

Le choléra-morbus serait à la porte de l'Opéra, que le monde élégant le braverait pour pénétrer dans le temple de M. Verron. Les feux de la saison sont impuissans contre la vogue de ce théâtre : la foule est aux loges, à l'amphithéâtre, au parterre.

— Le *Masque de Fer* attire quelque monde à l'Odéon : quoique la critique puisse avoir large prise dans ce drame compliqué, cependant il est assez dramatiquement tissu pour justifier le succès de l'ouvrage. Les scènes manquent d'originalité et sont prises en général dans un ordre d'idées un peu communes, mais elles tiennent la curiosité en suspens et sont de nature à exciter sur les spectateurs, les émotions de sensibilité qui résultent d'une grande destinée abattue et d'une infortune peinte avec vérité. La pièce est d'ailleurs bien jouée. Lockroy s'acquitte de son rôle avec un véritable talent.

— Les *Boucles d'Oreilles* ont réussi au Vaudeville. L'intrigue est des plus banales. « Un mari qui court après les infidélités tandis que sa femme le trompe, c'est un peu rococo, dit Arnal, mais on en rit toujours. » En mettant cette conclusion fort juste dans la bouche de ce gai comédien, l'auteur a fait de lui-même la meilleure critique de sa pièce et le public n'a plus qu'à applaudir.

— Le théâtre du Palais-Royal vient d'ajouter à son répertoire un ouvrage qui, joint au *Philtre Champenois*, y fixera long-tems la vogue. *Le Tailleur et la Fée*, conte fantastique, a obtenu le plus brillant succès. Lepeintre y fait pouffer de rire, et M^{lle} Déjazet est charmante dans le rôle d'une nourrice, de la Liberté, de la Fortune. M^{lle} Déjazet est vraiment le bon génie de ce théâtre.

— SANDALE POUR LES CHEVAUX. — Un sellier anglais nommé *Tade*, vient d'inventer une sandale pour les chevaux ; on l'attache avec des courroies au lieu de clous, et elle est établie de manière à pouvoir être mise ou ôtée, selon le besoin ou l'envie du cavalier, en moins d'une minute. Cet appareil a pour but de remplacer immédiatement le fer qui se détacherait dans la route, et de permettre au cavalier de continuer son chemin sans que le cheval ait à craindre les accidens qui résultent d'une marche faite avec un pied dégarni. Sa légèreté (elle

ne pèse que la moitié d'un fer ordinaire) et sa forme portative permettent au voyageur ou au chasseur de la mettre sans inconvénient dans sa poche ou derrière sa selle. Cette sandale laisse en outre aux chevaux l'avantage de rester pieds nus, ce qui est pour eux un grand soulagement, et permet surtout de traiter des chevaux dont les pieds sont malades ou fatigués par de trop fréquens changemens de fer.

(JOURNAL DES HARAS.)

— M. de Châteauneuf lit avec succès dans le monde deux comédies en vers, imitées de l'anglais; l'une est *l'Été de Montmorency*. Elle nous a paru très-comique. L'autre est *Timon*, ou *le Misanthrope d'Athènes*. C'est (nous dit l'auteur dans un préambule) une satire de deux mille vers contre l'espèce humaine. Le principal personnage en aurait mille à réciter. C'est le rôle le plus long qu'on ait jamais fait. Il y a une singulière énergie dans les vers, sans qu'elle fasse rien perdre à l'harmonie et à l'élégance. Nous avons reconnu dix ou douze portraits des hommes du jour.

Annonces.

ANNALES D'HYGIÈNE MATERNELLE par M. Théodore LEGER, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, correspondant de la Société d'agriculture, Sciences et Arts de la Marne, Médecin des maladies des enfans, Professeur d'accouchemens, etc. Rue Montmartre, passage du Saumon, maison n° 23.

C'est aux mères que s'adresse cette utile publication, ce sont elles qu'elle vient éclairer sur leurs devoirs des lumières de la Médecine; déjà par son *Manuel des Jeunes Mères* et par quelques autres écrits sur les maladies ou la physiologie des enfans, M. LEGER a prouvé qu'il connaissait bien la partie intéressante de l'art de guérir, à laquelle il s'est adonné, et les ANNALES D'HYGIÈNE MATERNELLE dont nous annonçons le 3^{me} Numéro, promettent de devenir un recueil aussi instructif qu'agréable pour les mères comme pour les autres classes de la société.

M. LEGER, par un bonheur bien grand et qu'il eût peut-être en vain cherché ailleurs, vient retracer ses devoirs à une classe de la société qui les regarde comme les plus beaux de ses droits et qui les chérit avec encore plus d'ardeur que nous n'en mettons à défendre nos droits.

Heureuse la société si tous les devoirs étaient compris comme les comprennent les mères!

A ce Numéro est jointe la planche 826.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.